

KIRSTY
GREENWOOD

10
jours
pour une
love
story



« Le livre dont je rêvais.
Kirsty Greenwood a
une nouvelle fan. »

Colleen Hoover

CHARLESTON



KIRSTY GREENWOOD

10 JOURS POUR UNE LOVE STORY

Si elle n'était pas déjà morte, Delphie mourrait de honte. Elle vient de s'étouffer avec un infâme hamburger cuit au micro-ondes, et la voilà maintenant à Evermore dans la salle d'attente de l'au-delà, vêtue d'une abominable chemise de nuit devant un homme très séduisant. Alors qu'ils font connaissance, l'étincelle jaillit et Delphie pense avoir enfin rencontré son âme sœur. Mais catastrophe, à la suite d'une erreur administrative, il est renvoyé sur Terre, plus précisément à Londres !

Heureusement, Delphie se voit offrir une dernière chance : dix jours sur Terre pour retrouver son bel inconnu et l'embrasser. Si elle réussit, elle sera autorisée à rester avec lui, sinon tout ce qui l'attend est un aller simple pour l'au-delà...

« Kirsty Greenwood s'inspire de la série *The Good Place* pour créer une comédie romantique effrontée, pleine de lumière et de rires. »

ELLE UK

Traduit de l'anglais par Marion Schwartz

ISBN: 978-2-38529-458-8

22,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Caroline Gioux

Images : © Shutterstock



9 782385 294588



CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

10 JOURS POUR UNE LOVE STORY

Titre original : *The Love of My Afterlife*
Copyright © 2024 Novelicious Books Ltd.
Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Marion Schwartz

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-458-8
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Kirsty Greenwood

10 JOURS POUR UNE LOVE STORY

Roman

*Traduit de l'anglais
par Marion Schwartz*



*Pour ma petite sœur Nic. Une amie à toute épreuve
et la complice la plus intrépide et la plus espiègle qui soit.*

|

JE NE PEUX PAS MOURIR COMME ÇA.
Ce n'est pas possible.
Je sais bien que tout le monde n'a pas la chance de sombrer dans un doux sommeil, comme la vieille dame de *Titanic* dont les souvenirs de Leonardo DiCaprio nu défilent, atténuant la douleur de sa sentence. Mais mourir étouffée à 27 ans? *Non, Delphie. Non.*

Tandis que je suffoque, au lieu de trouver une quelconque solution, mon cerveau fait une fixation sur les circonstances mortifiantes de cette scène, digne d'un film d'épouvante.

Primo, je m'étrangle en mangeant un burger. Pas un burger de luxe ou fait maison : un sandwich premier prix à réchauffer au micro-ondes, acheté à l'épicerie du coin en sortant du boulot. Ensuite, parlons de mes vêtements : chaussettes vert cornichon assorties à la chemise de nuit la plus laide que je possède, une atrocité au tissu distendu, sur laquelle une étoile de dessin animé souriante illustre la devise « Brille comme le jour, brille

toujours ! » en caractères délavés. Mon poste de télévision est en pause à environ un quart du film *L'Arnaqueur de Tinder* et sur l'écran de mon ordinateur, un onglet solitaire scintille, révélant ma dernière recherche Google : « Les burgers à réchauffer sont-ils composés de vraie viande ? »

Qui va me retrouver dans cet état ? Mon ignoble voisin du dessous, Cooper, que j'entends déjà ricaner en découvrant ma tenue ? La police, qui voudra fouiller mes affaires personnelles, dans le but de relever les indices d'un potentiel homicide ? Ils auraient du pain sur la planche pour trouver un suspect. C'est simple, je ne connais que trois personnes dans tout Londres : Leanne et sa mère, Jan, les propriétaires de la pharmacie où je travaille, et le vieux M. Yoon, mon voisin de palier. Mon Dieu, et si c'était M. Yoon qui me découvrait ainsi ? Son cœur est bien trop fragile pour endurer un tel choc. Ce cher M. Yoon ! Si je disparaiss, qui s'assurera qu'il a bien éteint ses cigarettes avant de se coucher ? Qui lui préparera un petit déjeuner digne de ce nom, moins fade que ses éternelles *All-Bran* cartonneuses ?

Imaginant soudain le regard triste de M. Yoon, perdu devant son placard à céréales, je me précipite sur une chaise de cuisine branlante et me courbe par-dessus le dossier, tentant de mettre en pratique la méthode Heimlich sur moi-même. J'ai vu Miranda faire la même chose dans un épisode de *Sex and the city* ; elle en sortait certes bouleversée, mais vivante et plus avisée.

J'écrase mon diaphragme sur le dossier de la chaise à plusieurs reprises puis, joignant mes mains, je me donne un coup de poing dans l'estomac. Aïe. Rien. Est-ce que j'appuie au bon endroit ? Je répète le mouvement, un peu plus bas cette fois. Puis un peu plus haut. Ça ne

marche pas du tout! Cette fichue bouchée de burger à la viande potentiellement artificielle est coincée en travers de mon gosier et semble vouloir y rester.

Mince.

Je me mets à courir à travers mon appartement, cherchant quelque chose, n'importe quoi qui pourrait faire l'affaire : ma casquette de baseball adorée aux couleurs de la série *Broad City*, suspendue au crochet de la porte d'entrée? Absurde! Ma nouvelle boîte de crayons à papier *Blackwing* sur la table de la cuisine? Voyons, Delphie! Mes yeux se posent alors sur mon téléphone portable, qui dépasse derrière un coussin du canapé. Je l'attrape, pour appeler une ambulance, mais mes mains tremblent tellement que je lâche le téléphone qui dégringole et glisse sous le meuble télé, rejoignant ainsi tout un écosystème de poussière et une plaquette d'antidépresseurs que j'ai laissée tomber par inadvertance le mois dernier, sans trouver le temps d'aller la récupérer depuis.

Au secours. Tout s'assombrit autour de moi. Ma langue me paraît étrangement lourde, comme si elle pendait. Est-ce qu'elle pend vraiment? Mes genoux ploient et, dans un mouvement théâtral, je m'effondre au sol. Avec un bruit sourd, ma tête atterrit sur le doux tapis à rayures dans lequel j'ai investi trois mois d'économies.

Mon Dieu.

Je crois que... c'est terminé?

Mon apothéose.

Ma date d'expiration.

Ma fin.

Ici repose Delphie Denise Bookham.

Elle est partie comme elle a vécu : seule, perplexe, vêtue d'une tenue moche.

— Ouvre les yeux... C'est ça. Allez, il est l'heure de se réveiller. Ah, voilà ! Bonjour bonjour, jeune fille.

Cette voix de femme m'est étrangère, mais je décèle dans sa mélodie une pointe d'accent irlandais qui l'adoucit. Mes yeux s'ouvrent en grand. La femme me sourit de toutes ses dents, son petit nez retroussé à seulement quelques centimètres du mien. Je la dévisage avec attention : ses boucles souples, d'un blond crèmeux, sont attachées en queue-de-cheval haute, et derrière sa monture de lunettes dorée dernier cri, les yeux verts qui m'observent avec un air sérieux paraissent deux fois plus leur taille. Son rouge à lèvres orangé déborde sur ses grandes dents dont les deux rangées sont parfaitement visibles. Je ferme les paupières, puis je les rouvre et essaie en vain de reprendre mes esprits. Je réalise alors que je ne suis pas dans mon appartement – où je passe le plus clair de mon temps – mais assise sur une chaise en plastique, les jambes relevées, calées contre un buffet tapissé à motifs fleuris. C'est la panique.

Où suis-je ?

Les notes de la chanson de Bobby McFerrin, *Don't Worry Be Happy*, s'élèvent et résonnent dans la pièce, étranges et surréalistes. J'écarquille les yeux et balaie du regard les murs bleu pâle. Devant moi se dresse une rangée de machines à laver turquoise alignées qui tournent, gorgouillent et, à intervalles réguliers, exhalent de l'air chaud au parfum de lavande. Minute. Qu'est-ce que je fabrique dans un Lavomatique ? Comment ai-je atterri ici, et quand ?

Sur le mur juste au-dessus des lave-linge, j'aperçois alors un large cadre avec une photo de la femme à lunettes, pouces levés, arborant un sourire digne d'une reine de beauté. Mon regard passe du cliché à la version réelle, accroupie à côté de moi : elle rayonne, comme si rien ne pouvait lui faire plus plaisir que me voir.

Quand mes yeux s'arrêtent sur elle, elle lève les deux pouces vers le haut, fidèle à son portrait.

Qui est-ce ? Où suis-je ?

— Euh...

Mon cerveau, en proie à la panique, refuse de collaborer. Je suis incapable de formuler mes questions à voix haute.

— Bien vu, non ? lance l'inconnue, sourire aux lèvres. Personne n'a peur dans un Lavomatique ! J'ai essayé de compenser la terreur que peut inspirer un tel moment en créant l'environnement le plus apaisant qui soit. Et voilà le résultat : un joli vestibule à l'atmosphère aussi calme et douillette qu'une petite laverie automatique ! Quand j'étais jeune et que j'étais dans une phase du genre « AU SECOURS, LA VIE EST TROP DURE, OUIN OUIN OUIN », je filais au Lavomatique du quartier et je regardais les machines tourner pendant des heures. Je me souviens encore de leur doux clapotis et des senteurs florales qui embaumaient la pièce... C'est tellement réconfortant, vous ne trouvez pas ?

Elle se redresse d'un bond, me faisant sursauter, et ouvre grand les bras, l'air fier, telle une présentatrice de jeu télévisé qui s'apprête à annoncer le nom du gagnant.

— La teinte bleue des murs est celle du ciel de la dernière semaine de juin, juste avant le coucher du soleil. Retrouver la chromaticité exacte m'a pris une éternité. C'est la nuance *Dehydrated Goose*, une édition limitée fabriquée au Canada dont la production a été arrêtée en 1992. Par miracle, je connaissais quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui connaissait un type qui connaissait la bonne personne, et j'ai fini par y arriver.

Elle pince ses lèvres et enfonce ses mains dans les poches de sa salopette jaune moutarde, tout en se balançant légèrement.

— Là-haut, ils m'ont bien fait comprendre qu'ils attendaient une esthétique plus épurée, plus « professionnelle », mais je leur ai expliqué que s'ils voulaient qu'une thérapeute de haut vol comme moi les rejoigne dans l'au-delà, alors ils devaient me laisser une autonomie totale sur l'environnement dans lequel je thérapeutise les défunts. Sérieusement... Quelle bande d'idiots ! Mais cette nuance est splendide, n'est-ce pas ?

Elle contemple les murs, admirative, pousse un soupir de satisfaction, et mordille sa lèvre inférieure, retirant davantage de rouge à lèvres au passage.

— Elle change même en fonction de la lumière. Parfois, elle se pare de reflets gris-mauve un peu crayeux. Ou bleu jeans, comme les yeux de Jamie Fraser. Vous voyez qui c'est ? Le type, dans les livres de Diana Gabaldon, *Le Chardon et le Tartan*? Quel étalon ! Il est dans le top 10 de mes héros romantiques préférés. Peut-être même dans le top 5. Voire dans le top...

— Les défunts? je répète, parvenant enfin à l'interrompre.

— Eh oui... vous êtes morte, ma belle. Désolée, lâche-t-elle en me frottant vigoureusement l'épaule.

— Quoi? Non... Je suis en train de rêver?

J'ordonne à mon cerveau de se réveiller. C'est le rêve le plus bizarre que j'aie jamais fait, et pourtant, j'ai déjà rêvé que je tenais un salon de coiffure au bord de la faillite et que mon associé était le Clochard de *La Belle et le Clochard*... c'est dire.

— Vous vous êtes étouffée, vous vous souvenez? Avec votre burger réchauffé au micro-ondes? Ah, au fait, c'est bien de la vraie viande. Cent pour cent *bœuf*.

1. En français dans le texte.

J'ai commencé à apprendre le français entre deux arrivées. Non pas que je m'ennuie. Enfin, pas complètement. Est-ce que cet endroit pourrait être un peu plus animé ? demande-t-elle en haussant ses épaules lisses et bronzées, et en faisant la moue. Oui, sans doute. Mais un flot constant de morts vaut mieux qu'un embouteillage ! Ah ah.

Des morts ?

Soudain, mon estomac se tord et les souvenirs remontent à la surface. Mon appartement. La bouchée avalée de travers. Je porte ma main à ma gorge et essaie de respirer.

— Ne vous inquiétez pas, tout va bien, me susurre la femme d'une voix calme en s'accroupissant de nouveau pour se mettre à ma hauteur. Tous les troubles physiques disparaissent dès l'instant où vous arrivez ici. C'est seulement cette période de transition entre la vie et la mort qui peut s'avérer émotionnellement délicate. C'est là que j'interviens. Moi, c'est Merritt, 28 ans pour toujours. Amatrice de currys et de romans d'amour – plus c'est chaud, plus c'est bon, et c'est valable pour mes deux passions. Je suis votre thérapeute attitrée, spécialité vie éternelle.

Elle sort sa main de sa poche et la tend, prête à serrer la mienne. Je remarque qu'elle porte une bague à chaque doigt : une en émail noir épais ornée d'une tête de mort parsemée de rubis, une rose en diamant vintage, et au pouce, un anneau en argent gravé « *half agony / half hope* » en hommage à Jane Austen. C'est un peu comme si elle avait plongé ses doigts dans une boîte d'objets trouvés et avait enfilé au hasard un maximum de bijoux. Je la fixe, immobile. Elle saisit alors mon bras ballant par-dessus l'accoudoir et me serre la main avec tant de vigueur que je vacille sur ma chaise.

— Bon, maintenant que les présentations sont faites, on peut se tutoyer ! Ma mission est de t'aider à prendre tes marques et à dompter tes peurs ainsi que de répondre à toutes tes questions. À partir de maintenant, je suis ton interlocutrice privilégiée. Ça te va ?

Non. Ça ne me va pas du tout, non.

— Pas de panique, je suis incroyablement douée, poursuit Merritt, d'un ton enjoué. J'ai commencé à travailler à Evermore – c'est ainsi qu'on appelle cet endroit – six mois après mon décès et aujourd'hui, je suis la plus jeune thérapeute de l'au-delà. Je n'ai rien à voir avec la plupart de mes collègues – de vieilles canailles autour de 60 ou 70 ans – mais j'avais une affinité naturelle pour ce poste, en plus d'une ambition sans limites.

— Au secours, je chuchote.

— Malheureusement, une jolie jeune femme qui en veut, ce n'est pas pour plaire aux autres thérapeutes, crois-moi. Ils accaparent tous les morts qui arrivent avant que je puisse mettre la main dessus.

Son regard se pose un instant sur ses pieds nus, aux ongles rouges couleur bouteille de Coca.

— Si on me donnait ma chance, je ne ferais qu'une bouchée de ces crétins, murmure-t-elle, l'air soudain sombre. Bref, je ne vais pas t'embêter avec ça. Le fait est que deux d'entre eux sont en vacances et qu'ils n'ont donc pas eu l'occasion de t'intercepter ! Tu es ma première arrivée de la semaine. Ça se fête ! Enfin, c'est dommage pour toi, bien sûr. Mais pour moi, c'est le pied !

Abasourdie, je regarde Merritt se diriger vers la porte de l'autre côté de la pièce, d'un pas décidé, en courbant l'index pour me faire signe de la suivre.

— Où allons-nous ?

Mon corps tout entier tremble si bien que les mots sortent de ma bouche avec un vibrato digne de Jessie J.

— Dans mon bureau, pardi. Je ne peux pas procéder à ton inscription dans un vestibule, voyons ! Imagine qu'un autre défunt arrive au moment où tu es en train de répondre à une question intime. Ce serait gênant. S'il y a bien une qualité que les gens me concédaient quand j'étais sur Terre, c'était mon professionnalisme. La confidentialité avant tout. Ne te fais pas de bile, je vais bien m'occuper de toi. *I got you babe...* fredonne-t-elle en imitant la voix de Cher.

Merritt ouvre la porte qui donne sur un joli bureau, tout ce qu'il y a de plus normal. Me voilà un peu rassurée. Au milieu de la pièce se trouve une table en verre couverte de bibelots dont un chat porte-bonheur japonais qui lève la patte, trois plantes incroyablement vigoureuses et un pot à crayons vide – tous les stylos qu'il est censé contenir étant éparpillés ça et là. Sur le mur du fond, la bibliothèque s'étend du sol au plafond et croule sous les livres aux reliures aussi colorées qu'un arc-en-ciel. Je repère quelques noms : Jasmine Guillory, Cathy Bramley, Helen Hoang... uniquement des autrices de romances. Merritt surprend mon regard et choisit un ouvrage relié à l'élégante couverture tissée : un exemplaire de *Persuasion* de Jane Austen. Elle le serre contre sa poitrine et ferme les yeux, l'air béat, comme si elle câlinait un chiot.

— Tu peux emprunter tout ce que tu veux, dit-elle en remettant le livre à sa place et en promenant ses doigts sur les autres volumes.

— Euh, merci.

Merritt hume l'air puis expire bruyamment.

— Rose et cassis. Mon parfum signature, déclare-t-elle en désignant une bougie blanche à la flamme

dansante, posée sur une petite table en bois. Ça vient de la boutique *Diptyque* d'Evermore. Magnifique, n'est-ce pas? Oh, il va falloir qu'on te trouve ta fragrance signature, à toi aussi! Je suis sûre que tu es une fille du genre chèvrefeuille, je me trompe? Personnalité encline à l'introspection, cœur sensible, mais possédant un monde intérieur riche. Sous la surface, la passion bouillonne.

Je cligne des yeux. Bon sang, que se passe-t-il?
Qu'est-ce que c'est que cet endroit?

Merritt me sourit, bienveillante.

— Bon. Je vois bien que tu es perturbée... C'est complètement fou, je sais. Quand je suis arrivée ici la première fois, j'ai carrément vomi. Tu devrais t'asseoir, récupérer un peu, me conseille-t-elle en désignant une chaise pivotante en cuir blanc, en face d'elle. Soudain et avant même que je puisse récupérer de quoi que ce soit, elle frappe dans ses mains.

— Bien! Excellent. Alors.

Elle sort un bloc-notes de son tiroir et parcourt du regard la première feuille.

— Voyons voir, première question... Souhaites-tu voir ta vie défiler sous tes yeux?

— Je... je te demande pardon?

Mes dents se mettent à claquer.

— J'ai dit : souhaites-tu voir ta vie défiler sous tes yeux? Nous ne proposons pas ce service avant, mais le problème, c'est qu'Hollywood a fait croire à tout le monde que c'est ce qui se passe au moment où on meurt. Malheureusement, même si je n'ai rien contre les clichés, celui-ci n'est pas conforme à la réalité. Nous avons reçu quelques plaintes de la part de défunts mécontents, si bien que depuis, nous l'offrons à celles et ceux qui le souhaitent. C'est à toi de décider. Pas de pression.

J'ai froid. Pourquoi fait-il si froid? J'aperçois une couverture en fausse fourrure posée sur l'une des chaises. Je l'attrape, l'enroule autour de mes épaules et la serre sous mon menton.

— Alors... c'est oui ou non? m'interroge Merritt, en tapotant des ongles sur son bloc-notes.

— Euh... je... Je peux rentrer à la maison, maintenant? dis-je d'une voix chevrotante, tout en triturant le coin de la couverture.

Merritt pousse un léger soupir.

— Bon, dans ce cas, on va dire que c'est oui? C'est la seule occasion que tu auras de voir ça. Si je n'insiste pas et que tu changes d'avis plus tard, tu risques de m'en vouloir. Ce serait une terrible manière d'entamer notre amitié éternelle.

Elle disparaît dans un placard d'où elle sort un chariot en métal blanc sur lequel trônent un énorme poste de télévision gris typique des années 1990 et un lecteur DVD.

— Ce n'est pas très long, dit-elle. On montre juste les extraits qui nous paraissent les plus pertinents, sinon ce serait barbant. Même si techniquement, on a l'éternité devant nous, personne n'a envie de perdre son temps à se regarder le nombril. Enfin, le passé, c'est le passé, tu vois ce que je veux dire?

Je la fixe, bouche bée, tandis qu'elle appuie sur «play». Est-ce que le DVD est déjà dans le lecteur ou le lecteur n'est-il qu'un artifice? Je ne comprends rien.

— C'est parti! lance Merritt. Delphie Denis Bookham. Voici... TA VIE!

2

AU SON D'*ISN'T SHE LOVELY* DE STEVIE WONDER, la vidéo de Merritt laisse apparaître en fondu un adorable montage de scènes idylliques de mon enfance. Bien avant que papa n'en ait marre et s'en aille. Bien avant que maman ne se trouve un nouveau petit ami et file s'installer dans une communauté d'artistes en plein milieu du Texas. À l'époque, la vie était plus que parfaite. Je m'imprègne de chaque image, soudain terrifiée à l'idée de passer à côté du moindre détail. Je nous regarde tous les trois faire des roulés-boulés dans les herbes hautes parsemées de pâquerettes, nous pelotonner les uns contre les autres sous la couette le dimanche matin, dessiner des créatures sous-marines imaginaires et danser sur le lit en écoutant Aretha Franklin. Maman me laisse essayer son gloss parfum cerise et éclate de rire en me voyant le lécher et en redemander. Me voici à présent aux fêtes d'anniversaire d'autres enfants, le sourire aux lèvres, le regard pétillant, espiègle – un vrai moulin à paroles.

Sur certains extraits, je me vois bras dessus, bras dessous avec Gen, ma meilleure amie d'enfance, en train de glousser à cause d'une bêtise oubliée depuis. Je détourne les yeux; une pointe de honte et de tristesse me serre la poitrine.

— Mon Dieu, dit Merritt en pressant une main sur son cœur. Moi qui pensais que j'étais une adolescente modèle... toi, tu es encore un cran au-dessus! C'est adorable.

La voix de Céline Dion s'élève alors, entonnant *All By Myself* tandis que j'apparaiss à l'écran, seule à table, chez nous, dans l'Ouest de Londres – où je vis toujours. Je découpe minutieusement les images d'un magazine télé et compose des collages. À l'époque, j'étais persuadée d'être cool et de posséder un vrai talent d'artiste. Aujourd'hui, je vois bien ce que ces collages avaient de saugrenu.

J'ai tout de l'ado en plein dans l'âge ingrat : des rougeurs sur le visage, des lunettes « monture épaisse », un appareil dentaire et une boulette de coton qui dépasse d'une oreille – une otite chronique récalcitrante. Les extraits s'enchaînent, fondu après fondu, moi seule à table avec mes collages, dessinant les stars de télé du moment, grimaçant en mettant des gouttes dans mes oreilles, et enfin moi, me glissant seule dans mon lit, nuit après nuit.

— C'est triste, murmure Merritt en secouant la tête.

Elle a raison. Ça n'a pas l'air gai. Pourtant, ce n'est pas l'impression que j'avais. Est-ce que je me trompais?

La vidéo passe alors à l'époque du lycée de Bayswater. D'un brusque mouvement d'épaule, je me défais de la couverture. Mon corps tout entier s'embrase et je sens cogner à l'arrière de mon crâne.

— Tu pourrais appuyer sur avance rapide, s'il te plaît?

Je sais pertinemment que tout ce qui est lié à cette période est catastrophique. Ce sont ces souvenirs-là qui m'empêchent de dormir la nuit.

— Je crains que non, répond Merritt. Une fois que c'est lancé...

Ma poitrine se serre en voyant l'image qui apparaît à l'écran : j'ai 15 ans, plus aucune trace d'acné, j'ai troqué mes grosses lunettes rondes contre une monture plus légère, et les bagues ont redressé ma dentition. Mes cheveux roux ondulent sur mes épaules, créant un élégant contraste avec l'uniforme vert bouteille de Bayswater.

Je suis seule dans une salle de classe à dessiner, tout en mordant de temps à autre dans le sandwich au fromage que je me suis préparé le matin même. Soudain, la voilà : Gen Hartley. Ma meilleure amie d'enfance, la fille que j'aimais le plus au monde et la cheville ouvrière de presque tous mes traumatismes. Elle déboule dans la salle en compagnie de son petit ami, Ryan Sweeting. Ils sont tellement clichés que c'en est presque comique : elle, avec sa chevelure étincelante couleur châtaigne, ses longs cils recouverts d'une épaisse couche de mascara bleu et sa mini jupe. Lui, beau et déjà grand pour son âge, arborant avec fierté la tenue de l'équipe de rugby du lycée, ses cheveux blonds rasés de près. Si on était dans un film pour ados, n'importe quel spectateur saurait aussitôt que ce sont eux les méchants. Même si, sur la vidéo, ils me paraissent bien plus petits qu'à l'époque ; à mes yeux, c'étaient des géants.

— Salut Delphie, lance Gen d'une voix douce en avançant jusqu'à moi et en appuyant ses deux mains sur mon bureau.

Ryan la suit et passe ses bras autour de sa taille. Gen me sourit.

— Ryan et moi on avait une question et on espérait que tu pourrais nous aider.

— Bien sûr, je réponds, enthousiaste, en posant mon crayon et en grimaçant pour faire remonter mes lunettes sur mon nez. C'est pour le contrôle de chimie ? Ça ne va pas être facile, mais je peux vous donner un coup de main. Vous voulez mes fiches de révision ?

Le rire de Gen cascade comme les notes d'un xylophone ; une douce mélodie qui masque si bien ses intentions.

— Non, Delphie. Ce qu'on se demande c'est... pourquoi tes cheveux sont aussi... DÉGUEUS ? s'exclame-t-elle en en saisissant une poignée.

Le choc et la douleur se lisent sur mon visage.

— Franchement, on dirait de la paille de fer ! Tu connais l'après-shampoing ?

Mes yeux s'emplissent de larmes. Ryan fait le tour de la table pour se poster de l'autre côté et me tire les cheveux à son tour.

— Tu as raison, grogne-t-il en essuyant ses mains sur son jeans comme s'il venait de les salir. On dirait des poils de pubis !

Gen glapit, hilare. Je me lève d'un bond, mon dessin tombe et glisse par terre, je me précipite pour le ramasser, mais Ryan me devance. Sa bouche se retrousse en un sourire machiavélique.

— J'y crois pas.

— Rends-moi ça.

Je tends la main pour le lui arracher, mais Ryan l'agit en l'air. Gen s'en empare et pousse un cri perçant :

— C'est M. Taylor ? Tu as dessiné M. Taylor ? Tu es amoureuse ou quoi ?

J'aurais tant voulu savoir mentir, à ce moment-là, mais mes joues s'empourprent et me trahissent. Bien sûr que j'en pinçais pour notre prof d'arts plastiques, comme

toutes les filles. Il était sublime, avec ses yeux bleus pétillants et ses cheveux en bataille couleur caramel. Et puis c'était quelqu'un de gentil, d'accessible. Souvent, il prenait le temps de me parler de la composition des œuvres, de la lumière, m'expliquait l'importance d'une pratique créative quotidienne – un concept qui m'était inconnu jusqu'alors.

— Mais oui, regarde, elle est rouge comme une tomate ! Elle veut coucher avec M. Taylor. Et une fois qu'elle aura couché avec lui, elle le dessinera tout nu avec son zizi qui pendouille.

J'observe la scène, assise devant Merritt, le cœur battant à tout rompre, exactement comme alors.

— Oh non, personne couchera jamais avec elle, ajoute Ryan. Tu imagines ? Il faudrait être désespéré.

— C'est clair. Tu vas finir vieille fille ! renchérit Gen.

— Je... je peux avoir mon dessin maintenant ?

— On te le rendra demain, lance-t-elle avant de quitter la salle d'un pas nonchalant, Ryan à sa suite.

— S'il te plaît, ne le montre à personne ! je l'implore, le visage inondé de larmes.

— Promis ! claironne-t-elle en pliant la feuille pile au milieu du front de M. Taylor.

Merritt pousse un cri et appuie sur « pause » :

— Oh non. Elle l'a montré à tout le monde ?

J'acquiesce, et le souvenir de mon portrait de M. Taylor photocopié et placardé dans les couloirs du lycée refait surface. Je ressens encore la honte devant les rires moqueurs de mes camarades, et la tristesse aussi : après cette histoire, M. Taylor, mal à l'aise, avait arrêté de me parler de quoi que ce soit en dehors du strict programme.

— Quelle conne ! s'exclame Merritt avant de rappuyer sur « play », avide de visionner la suite, comme s'il s'agissait d'une série.

Gen et Ryan, alors surnommés les « Sweethearts » – un mélange un peu bancal de Sweeting et Hartley qui achevait de les consacrer comme chouchous en titre du lycée –, apparaissent de nouveau à l'écran et les images de leurs supplices, de plus en plus fréquents, défilent : des insultes au chewing-gum dans les cheveux, à la manipulation de mes camarades de classe, qui ont fini par me tourner le dos les uns après les autres. Le message était clair : se lier d'amitié avec moi sonnerait le glas de leur popularité.

— C'est bon, j'en ai assez vu, dis-je d'une voix ferme. Arrête la vidéo.

Je n'ai pas pleuré depuis l'âge de 16 ans, et je ne compte pas recommencer maintenant.

— Je suis sérieuse. Arrête.

— Mais ça s'arrange sûrement après, non ? demande Merritt avec bienveillance. Il ne reste plus que quelques minutes !

Je me mords la lèvre tandis que je me vois me transformer en adulte. Les images se suivent et se ressemblent : de longues journées à la pharmacie et des nuits entières à regarder la télévision ou à surfer sur internet, affalée dans mon canapé. Impossible de différencier les mois qui se succèdent, jusqu'à la scène d'épouvante finale, terriblement peu flatteuse : j'ouvre grand la bouche pour croquer dans le burger assassin.

— Aïe, marmonne Merritt en éteignant la télé et en rangeant le chariot dans le placard. Ça ne s'est vraiment pas arrangé. Toutes ces journées qui se ressemblaient... Et cette solitude...

— C'était un choix, dis-je en relevant le menton. J'étais peut-être solitaire, mais pas seule. Comme les pandas géants. C'est ainsi que je m'épanouis.

— Oh tu ne m'avais pas l'air épanouie, ma jolie, crois-moi.

— Vous n'avez même pas montré M. Yoon ! je proteste. Je prends le petit déjeuner avec lui tous les jours. D'accord, il ne me parle jamais, mais c'est juste parce qu'il ne peut pas parler. Il m'écrit sur des Post-it parfois, quand même...

Merritt prend place sur le fauteuil derrière son bureau, et joint ses mains en forme de clocher sous son menton.

— Pas la moindre histoire d'amour... Pas même un flirt, une aventure d'un soir ? Delphie, tu n'as jamais...

Elle s'interrompt, sourcil levé.

Cette femme commence à me taper sur le système.

— Tu veux dire, est-ce que j'ai déjà couché avec quelqu'un ? Non. La réponse est non. On peut tout à fait être heureuse et épanouie sans sexe.

Je croise les bras, vexée. D'accord, ma vie n'était peut-être pas des plus trépidantes, mais ce montage était franchement mauvais. Il manquait les moments avec M. Yoon, mon voyage seule en Grèce, sans parler de la vue sublime depuis les fenêtres de mon salon, d'où je contemple, avec une joie inaltérée, les saisons qui défilent, année après année.

— Impossible d'imaginer à quoi ressemble une vie sans sexe, car à l'époque, j'étais plutôt du genre dévergondé. J'adorais ça. Ça me fait de la peine pour toi.

Le léger agacement que je ressens généralement à chaque interaction avec d'autres êtres humains se transforme soudain en une brûlante bouffée de colère.

— Je n'ai pas besoin de ta pitié ! Encore moins sur ce sujet-là.

Merritt se lève, contourne son bureau et vient s'asseoir juste au bord. Nos genoux se touchent presque.

— Mais tu as déjà embrassé quelqu'un ? Rassure-moi.

— Bien sûr que oui ! Jonny Terry, à la fac.

Bon, ce que j'omets de mentionner, c'est que c'était le pire baiser de tous les temps – baveux et maladroit. Nos dents s'entrechoquaient et il respirait par le nez en faisant